

Agnès Dolique

Cas limite

J'ai suivi pendant cinq ans un petit garçon, dont j'avais trouvé le travail exemplaire, à la fois par la manière dont il l'avait articulé – il me semblait qu'il avait cerné l'objet qu'il était pour l'Autre, et qu'il s'en était dégagé – et pour les effets de cette cure. Enfant d'abord très angoissé, ayant du mal à se séparer de sa mère, agressif avec les autres dont il avait peur, il avait commencé à aller beaucoup mieux, s'était fait des copains, était devenu un très bon élève, même en calcul où il semblait auparavant bloqué.

Quatre ans plus tard – il a 16 ans –, il reprend contact avec moi, disant qu'il veut reprendre le travail. Je le reçois une fois. Nos emplois du temps ne coïncidant pas dans le centre de consultations où je l'avais suivi, je l'envoie à un collègue en privé.

Seize ans, âge où l'on a tendance à vouloir s'affranchir de son assujettissement à l'Autre, âge aussi où la pulsion réveille un désir dont le sujet adolescent n'a pas la maîtrise, qui réactive les illusions fantasmatiques de la petite enfance. Quel manque, imaginaire, symbolique ou réel, rencontrait Léo à cet âge pour qu'il sente la nécessité de consulter de nouveau ?

Je me suis alors posé des questions sur cette cure, ses effets si éphémères et sur la structure de Léo.

Quelquefois, on a affaire à des sujets qui viennent avec une plainte, une souffrance qu'ils adressent à un analyste pour qu'il les soulage. Leurs discours peuvent passer pour un discours de névrosé, leur accrochage à l'Autre est suffisant pour leur permettre des identifications aux modèles sociaux qui relèvent du fonctionnement œdipien. Ces sujets ont trouvé un mode de nouage symptomatique qui tient assez bien, voire toute une vie.

Cela ne suffit pas à justifier une névrose. C'est pourquoi il est utile de s'attacher aux détails cliniques qui peuvent attirer l'attention du côté de la psychose. Il m'a paru intéressant de réinterroger la cure de Léo en fonction de l'Œdipe, du Père, du Nom-du-Père.

Il est vrai que cette cure d'enfant, rétrospectivement, avait été trop exemplaire quant à l'articulation pulsionnelle qui y était manifeste. Cure d'enfant pour laquelle Michel Silvestre disait qu'il ne fallait pas pousser trop loin, mais au contraire laisser la névrose se faire tranquillement.

Pour Léo, y a-t-il eu mise en scène de l'Œdipe ?

Cette mise en scène illustre pour Freud le fait que c'est le père qui a pour fonction d'ouvrir le sujet au désir. Lacan va contourner l'impasse biologique de Freud (roc de la castration) en soulignant que, quel que soit son sexe, l'enfant est attiré par la mère.

Ce qui fait tenir la conception freudienne de l'Œdipe, c'est le triangle non pas père-mère-enfant, mais phallus-mère-enfant, le père étant supposé être le porteur du phallus, l'anneau qui fait tenir le tout ensemble (amorçe d'une clinique borroméenne dans le séminaire *Les Psychoses*).

L'Œdipe devient comme un mythe à entendre, comme une structure qui cherche à enserrer le réel, et le Père un signifiant qui permet à ce mot de substituer toute la série des signifiants, qui prendront pour tel sujet une fonction identique. Le texte écrit par Lacan où le signifiant du Nom-du-Père reçoit sa définition est celui des *Écrits* qui concerne la psychose : dans cette forme clinique, le signifiant du Nom-du-Père est forclos. Nom-du-Père, il faut l'avoir, mais aussi il faut savoir s'en servir (cas de la phobie). Vingt ans après (1976-1977), Lacan affirme : on peut s'en servir à condition de s'en passer.

Dans la clinique borroméenne, les trois registres R, S et I peuvent tenir grâce à un quatrième (Nom-du-Père ou symptôme). Lacan passe du Nom-du-Père au père qui nomme. Il prend l'exemple de Joyce qui, faute de croire au Père, s'invente par son écriture un nom de jouissance qui le fait tenir.

Je pars de toutes ces avancées de Lacan pour réinterroger le travail de Léo.

Le père, ou plus exactement la personne du père est très présente dans les séances de Léo. C'est un long travail de cinq années, jalonné d'histoires et de rêves. Il commence par une histoire qu'il dessine, comme un état des lieux de sa position par rapport à sa mère : un garçon est dans la mer, il va mourir, il n'a pas le droit de mettre ses yeux très bleus dans l'eau, sinon il va mourir, l'eau va monter jusqu'à lui. Il termine la séance en disant : « Mon papa m'apprend à nager ; j'ai peur que je me "noye" ! »

Cette phobie de la mort émane-t-elle de ce surmoi précoce, pure pulsion de mort évoquée par Rosine Lefort lors d'une journée du CEREDA – surmoi qui pose la question de l'entrée du sujet dans le monde signifiant ?

Léo a les yeux très bleus, ceux de sa mère. Il est perdu dans le regard de sa mère... Il est dans une relation duelle mortifère. Il fait appel à son père. Son père en personne est là, il est très attentif à Léo, très gentil comme le père du petit Hans, mais quelque chose manque. Le Nom-du-Père opère-t-il pour le protéger de cette relation duelle, mortifère, à la mère ?

Lacan dans les *Écrits* et le chapitre concernant le traitement possible de la psychose dit que, dans la métaphore du Nom-du-Père, ce nom est substitué à cette première symbolisation de la présence-absence de la mère. Léo est-il séparé de sa mère (séparation de sa jouissance et de celle de l'Autre) ?

C'est alors que Léo évoque le secret de son père. Cette trame signifiante introduit une ordination dans la lignée, dans la série des générations : de nul en calcul, il devient excellent ! Quel est le secret de son père ? Voici, à grands traits, l'histoire compliquée de ses parents. Le père de Léo était fils adultérin. La mère du père (la grand-mère paternelle de Léo) met son fils âgé de 3 mois en nourrice et ne s'occupe pratiquement plus de lui. La famille d'accueil veut l'adopter, la mère s'y oppose et voudrait reprendre son fils quand il a 8 ans. C'est lui, le père de Léo, qui s'y refuse, et il reste avec ceux qu'il considère comme ses parents.

Au retour de son service militaire, il perd simultanément ces parents-là ; et celui dont il porte le nom (le mari de sa mère) fait un procès en destitution de paternité. Le voilà orphelin de cœur, sans patronyme et sans le sou. Il refuse de porter le nom de sa mère. Il

décompense, il est hospitalisé et entreprend une psychothérapie. Il réussira à se faire adopter par la fille aînée de sa famille d'accueil, qui est sans enfant.

La mère de Léo a aussi vécu des événements douloureux : elle a été élevée jusqu'à l'âge de 8 ans par sa grand-mère, et reprise par ses parents à l'occasion de la naissance de puînés. Elle a beaucoup souffert de cette rupture, et est demeurée très timide, très renfermée. Jeune fille, elle a pour copine une voisine de palier qui l'entraîne à sortir. Celle-ci rencontre un jeune homme et se marie ; la mère de Léo, en miroir, convole avec un copain du jeune homme. C'est un fiasco. Dix-huit mois plus tard, elle se retrouve chez ses parents avec son premier enfant. Le père de Léo n'est vraiment pas prêt à rencontrer une femme, pourtant, il est sans doute touché par cette femme, mère d'un petit garçon. Ils font malheur commun. Elle est plus âgée que lui. De cette union naît Léo.

Le père de Léo a choisi d'être pompier-ambulancier, c'est ce qu'il me dit quand je le reçois avant de commencer le travail avec son fils. Il me dit qu'il a besoin de cela pour vivre : être là, à un instant où l'on peut décider de la vie ou de la mort de quelqu'un...

Le père de Léo n'est-il pas un père d'exception, celui dont parle Lacan dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ¹ » ? Il parle d'effets ravageants de la figure paternelle qu'on observe avec une particulière fréquence dans les cas où le père a une fonction de législateur, ou s'en prévaut... qu'il se pose en pilier de la foi... en se servant d'une œuvre de salut, de quelque objet ou manque d'objet qu'il s'agisse, de nation ou de natalité, de sauvegarde ou de salubrité, tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant.

N'est-ce pas le cas du père de Léo quand il veut être là où se décide de la vie ou de la mort de quelqu'un ? Par ailleurs, cet homme s'est choisi un nom (cf. le dernier enseignement de Lacan).

Premier rêve au bout d'un an de cure : Léo reçoit une bombe qui ressemble à un mange-disque. Sa mère lit des histoires d'amoureux, comme toujours ! Il entre dans la chambre de son frère, voit une sorcière. Il ferme la porte pour qu'elle ne le voie pas. Dernière

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 531.

partie du rêve : une bagarre, un copain est mort sur le lit. Lui n'est pas touché... Sa mère regarde ailleurs, fantasma ailleurs, il arrive à se protéger du regard de la sorcière, ce n'est pas lui qui est mort.

Une autre histoire vient confirmer que quelque chose bouge : le papa pêche de l'autre côté du bateau ; son petit garçon a plongé jusqu'à la sirène. Il n'arrive pas à remonter, il reste dans la mer. La parole du père fait barrage ; son père lui dit : « Ne touche pas au monstre. » Fin de l'histoire, commente Léo : « Il grandit. »

Deux autres rêves que je regrouperai.

Dans le premier, sa mère invite toute la famille, ses cousins, ses grands-parents ; Léo est content. Sa mère est tuée, ainsi que tous ses grands-parents. Un méchant fait des tomates avec des yeux qui tuent (encore le regard). Il ne reste que les enfants. Cette manière d'articuler les choses a à voir avec le roman familial que Léo se construit : ses parents disparus, il serait lui aussi adopté, ce qui signe son identification à son père. Dans la suite du rêve, il enferme ses cousins dans sa chambre, sort pour chercher à boire. Il revient, tous sont transformés, lui se sauve, il est le seul qui survit. Il aime bien ce rêve, bien que ce soit un cauchemar.

Dans un deuxième rêve, sa mère lui dit « Où vas-tu ? » Il va dans une fusée d'extra-terrestres. Il est protégé, rien de moins que par la femme de Superman. Il rencontre une fille qui est amoureuse de lui. Là, c'est son père qui les regarde, comme ça !

Qu'est-ce que Léo a construit, qui le protège de cette dépossession primitive du signifiant, de cette relation mortelle au petit autre ? Il peut en assurer la compensation longuement, par une série d'identifications purement conformistes à des personnages qui lui donneront le sentiment de ce qu'il faut faire (personnalité « comme si »).

En me replongeant dans l'anamnèse de Léo, je vois que se dessine la voie qu'il a choisie : tout petit, c'était un bébé très angoissé, qui se raidissait quand on le touchait, refusait de s'asseoir et, étonnamment, s'apaisait quand il était amené sur le lieu de travail de son père, lieu où se décidait la vie ou la mort des gens (selon le fantasma du père).

Le père de Léo, ayant fait une psychothérapie, avait fait suivre son fils dans un centre de guidance infantile où les parents étaient conviés à des entretiens familiaux. C'est ce centre qui me l'a adressé.

C'est à son père qu'il va dans un premier temps s'identifier. Il s'approprié son histoire, se construit un roman familial où lui aussi se ferait adopter, car principalement la mère, la femme, est dangereuse. Dans la relation transitive à l'autre, c'est lui ou c'est moi. Si l'autre est mort ou tué, je peux vivre.

Son père, sous le regard duquel il est, le protège par ses paroles. Mais est-ce pour autant le père de l'Œdipe – le père qui interdit la mère, le père avec qui il serait en rivalité ? On a l'impression que cet homme, en se mariant avec la mère de Léo, s'est identifié au premier enfant de cette femme, puis à Léo, et Léo à son père.

Léo a conscience du très grand attachement de sa mère pour lui. Un jour, il me déclare : « Elle me préfère à mon père, quand je serai grand, je partirai. » On a l'impression que c'est quelque chose de plaqué, que c'est comme cela que ça doit être ! Il est préféré à son père et, dans son rêve, une fille est amoureuse de lui, mais lui, il est incapable d'exprimer ses sentiments.

Vient alors une période dans la cure où je sens que le travail n'avance plus, et je prends conscience qu'il veut s'identifier à moi, du moins à ma fonction : « Que faut-il faire pour devenir psychologue ? » À ce moment-là, je ne m'interrogeais pas sur sa structure et j'essaie alors de me dégager de cette place. J'ai l'impression que la cure redémarre.

Dans un rêve, il arrive chez les pompiers (profession de son père), il ouvre la porte, c'est un mur et il y a une bombe. Il s'envole comme dans les bandes dessinées vers là où il habitait avant, rencontre une voiture où quelqu'un l'empoigne et lui dit : « Si tu continues à nous suivre, on va te faire la peau. » Il ne peut plus faire marche arrière, il faut franchir le mur. Je le lui souligne.

Deux derniers rêves, dont je pensais alors qu'ils témoignaient d'un franchissement.

Il a un bouton sur le mollet. Il le gratte, la peau s'enlève, on voit les muscles et les os. Sa mère lui dit qu'il a un cancer. « Je pensais que ça allait m'arriver jusqu'à la tête. » Il commente : « Ma mère est toujours toute folle dans mes rêves. Je disais à un copain, en retirant un bout de chair : "Ne regarde pas." Je ne sentais rien. »

Je travaillais à ce moment le séminaire *L'Angoisse* : « Dès que ça se sait, que quelque chose de réel vient au savoir, il y a quelque

chose de perdu, et la façon la plus certaine d'approcher ce quelque chose de perdu, c'est de le concevoir comme un morceau de corps » (séance du 30 janvier 1963). Ici, perte d'un morceau de chair, et je voyais la chute de l'objet *a*, le regard, dans le « ne regarde pas ». Le manque est radical à la constitution même de la subjectivité.

En retravaillant cette cure, en me posant la question de la structure de Léo, je me rends compte que tout est réel depuis le début. « Si tu continues à nous suivre, on va te faire ta peau. » Suivre, on pourrait l'entendre comme l'on dit « je suis cet enfant ». Lui faire sa peau fait sans doute écho à la séance précédente, et on le retrouve dans le rêve du bouton sur le mollet où les morceaux de peau se détachent, comme une séparation dans le réel. Une séparation qui pourrait aboutir à un morcellement du corps, en deçà du miroir.

Pourtant, Léo abonde dans mon sens d'alors : il est étonné de la grosseur de son dossier. Il est vrai que, quelques mois auparavant, il a été convoqué par un médecin de la Sécurité sociale qui s'étonnait de la longueur de la prise en charge.

Je le revois, une dernière fois, le travail touchant à sa fin : il rêve que sa mère l'invite à regarder *Dracula*, il entre dans le film et le tue.

Assurément, à ce moment-là, cette identification à d'autres, à commencer par l'identification – nous l'avons vu – à son père, le stabilise dans sa fonction de pacification de la jouissance. Dans le séminaire sur les psychoses est définie cette identification : « Si la situation comporte précisément pour le sujet l'impossibilité d'assumer la réalisation du signifiant père au niveau symbolique, il lui reste l'image à quoi se réduit la fonction paternelle [...] ². »

Cette identification à son père n'est pas une identification symbolique. C'est une réalisation identitaire, où le sujet s'équivaut à chacun de ses traits compatibles avec le registre imaginaire, où la correspondance biunivoque du sujet et de son image est possible. La condition de suppléance se situe au joint de l'imaginaire et du réel ; d'où sa possibilité de montage et démontage, et l'instabilité relative de cette forme de suppléance. D'où également le déclenchement de l'accès (comme accès de fièvre) à la suite de causes qui peuvent paraître insignifiantes.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 23.

J'ai appris, en recevant les parents de Léo en fin de cure, que son père avait repris une psychothérapie pendant que Léo était au travail, qu'il l'avait arrêtée et qu'il avait poussé sa femme à s'y engager aussi. Croisant la mère qui accompagnait Léo à ses séances, j'avais éprouvé la liberté qu'avait Léo de conduire sa cure. Quel transfert de toute la famille sur la psychanalyse !

Dès que Léo a senti que cela ne tenait plus, il m'a recontactée. Mais quand il s'est agi de reprendre avec quelqu'un d'autre, que je lui recommandais, cela n'a pas posé de problèmes pour lui. Il était question non pas de déclenchement mais de symptômes, et l'adresse ne faisait pas de doute : il fallait un psychanalyste.

Ce que j'ai pu savoir de cet enfant devenu adolescent, par le collègue à qui je l'avais envoyé, c'est que son manque était plutôt symbolique, dans son rapport à l'Autre, dans son incapacité à s'évaluer : il se plaignait d'une dégringolade scolaire en seconde, dont la solution lui échappait complètement. Le seul fait de rencontrer de nouveau un psychanalyste lui a rapidement fait retrouver un niveau convenable dans ses études. Il venait pour cet échec scolaire, il a arrêté ce travail en annonçant sa réussite au bac avec mention. Il avait besoin d'un Autre pour lui renvoyer sa valeur ! Il avait eu en revanche plusieurs rencontres avec des copines qui n'avaient pas été traumatisantes. Ce deuxième analyste le laissa partir avec des projets de formation qui correspondaient à ses capacités.

Ce collègue, que je remercie, m'a aussi fait part de son impression d'avoir affaire à quelqu'un de très rigide, rigidité qui lui servait de garde-fou.

Il existe un grand nombre de cas limites dans lesquels le déclenchement est très discret, voire *irréparable*, sans néologismes ni hallucinations. L'hypothèse d'un déclenchement très précoce est bien souvent invérifiable. Ce n'est pas par hasard que Lacan prend pour référence Joyce, psychotique mais pas fou !